

LE CRIME COMMENCE AVEC L'IMAGE

À propos des attentats du 11 septembre 2001 à New-York

Chacun se souvient de ces événements parce que chacun a été fasciné par leurs images. Ces attentats sont devenus un événement d'ordre mondial grâce aux effets engendrés par leurs images. L'exécutif américain les a reçus comme une déclaration de guerre, à l'instar du bombardement de Pearl Harbor, lançant ainsi la guerre d'Afghanistan. Ces images, réellement étonnantes, ont été massivement diffusées par les télévisions et la presse, dans tous les pays détenteurs des moyens techniques de le faire, provoquant des réactions essentiellement affectives, tantôt d'adhésion, tantôt de rejet, au détriment de la pensée. Trop de jouissance pour avoir le temps de penser.

Sans doute est-il raisonnable de penser que la sidération et l'obnubilation consécutives aux actes terroristes criminels, l'affectivité et le simplisme des discours politiques et des commentaires, dérivent de trois facteurs :

la qualité cinématographique des crimes, la perfection de leur exécution et l'efficacité de leur symbolique. Mais quelle est la place de l'image ? Ces effets de sidération ont-ils été produits par les attentats ou bien par leurs images ? La question se pose avec une particulière acuité ; car ce ne sont pas les analyses solides qui ont abondé¹ ; il se pourrait que le caractère de ces images présente une obscénité spécifique ; enfin, il n'est pas impossible que cette obscénité ait induit les passages à l'acte qui ont tenu lieu de politique.

De l'usage obscène de la belle image

Ces crimes – impossible de les nommer autrement – nous sont arrivés d'abord par des images qui méritent une analyse précise. Les trois strates de cet événement criminel, sa réalité factuelle, sa réalité psychologique réactionnelle, sa réalité médiatique,

reposent sur cette dernière : c'est par la médiation des images que nous allons à la réalité et c'est aussi à travers elles que nous éprouvons leur effet sur nous.

L'étendue du choc psychologique est certes proportionnelle à la diffusion de ces images : des millions de spectateurs ont été massivement convoqués devant la fascinante et incroyable vision des avions percutant les deux tours du *World Trade Center*. Le réseau médiatique, coextensif non au seul Occident mais aux pays industrialisés, a accru l'intensité et le pouvoir horrifique des images des attentats. Les terroristes ont détourné ce réseau, qui est d'abord un instrument de la puissance occidentale, au service de leurs propres fins. Mais ce choc est aussi provoqué par les images elles-mêmes.

La réalité factuelle des attentats est « cinématographique » (au sens hollywoodien). Le « scénario » a une grande perfection. Les deux avions

1. Dans ce flot confus, nous en retiendrons une, celle de Jean Baudrillard, *L'esprit du terrorisme*, *Le Monde*, 2 novembre 2001 (publié ensuite chez Galilée). Baudrillard s'abandonne à une sorte d'excès spéculatif, destiné à compenser l'excès d'affects désordonnés et angoissants. Pour autant, il n'est pas judicieux d'abandonner précision et rigueur, sans lesquelles l'analyse prétendue, se perdant dans les charmes de la confusion, échoue, elle aussi, non moins que les anathèmes, les cris et les imprécations, à saisir la réalité. A. Minc, avec son habituel manque d'esprit, a cru en esquisser une sorte de critique, donnant en fait une sympathique apologie de la démocratie et du capitalisme, où l'offuscation aigrie le dispute à la platitude intellectuelle (*Le terrorisme de l'esprit*, *Le Monde*, 6 novembre 2001). G. Huber, psychanalyste, a esquissé la déconstruction du discours de Baudrillard ; avec une efficacité limitée (*Refuser l'éloge du terrorisme*, *Le Monde*, 9 novembre 2001). – En revanche, on doit une critique assez percutante à Philippe Corcuff, dans *Baudrillard et le 11 septembre : delirium très Minc*, paru dans *Contretemps*, n° 3, février 2002, p. 210-224 : « Par deux voies différentes, nos deux frères ennemis conduisent alors à un fatalisme décourageant l'action émancipatrice : Baudrillard, parce que (malheureusement) il n'y aurait plus rien (à faire), et Minc, parce que tout serait déjà là (« la démocratie de marché »). La connerie sonne toujours deux fois ! » (p. 223).

successivement précipités contre les deux tours, de telle sorte que la deuxième collision puisse se dérouler devant les caméras de télévision, installent le site entier, déjà par lui-même très spectaculaire, au centre de la scène scopique mondiale. À Manhattan, la puissance américaine se donne tranquillement en spectacle : elle s'abandonne avec bonheur à l'admiration. La massivité simple de l'architecture, l'immensité intimidante de ces tours qui font un écho lointain et discret à celles des cathédrales gothiques, la foi et la confiance requises par leur élévation comme par leur usage, tout cela forme un grandiose décor naturel dont les attentats détournent la splendeur à leur profit en réalisant le fantasme récurrent de catastrophe, figuré par les films du même nom. Les images de ces crimes monstrueux comportent trop de signes très classiques, très hollywoodiens, pour ne pas susciter un traitement télévisuel mais aussi une réception tous deux pilotés par le style de ces films².

Ces films « catastrophes »³ illustrent par de belles images des drames cataclysmiques ; ils donnent de la matière à l'imaginaire morbide du carnage tandis qu'ils confinent ces désastres au seul territoire de la fiction. Ces films présupposent toujours que leurs images ne sont jamais réelles ou bien ne le seront jamais de nouveau. Lorsque ce sont des événements réels qui font le sujet de ces films, comme le naufrage du Titanic, ils sont toujours assez éloignés dans le temps pour être supportables : leur ancienneté autorise leur traitement esthétique – quand celui-ci n'est pas une tactique pour relativiser l'événement lui-même. C'est pourquoi les attentats commis à New-York provoquent un traumatisme psychique collectif. La suscitation cinématographique, dans une visibilité aussi grande, d'une terreur jusqu'ici imaginaire, du fait de son confinement cathartique aux films, casse la frontière protectrice entre réel et imaginaire. Les avions, en

percutant ces façades, font une violente effraction dans ce dispositif collectif de pare-excitation contre la terreur. D'où la sidération devant des images dites « incroyables », « hallucinantes ».

Leur efficacité consiste dans leurs exigences contradictoires. Leur proximité avec les images de cinéma suscite le plaisir pris à l'horreur catastrophique, plaisir habituellement autorisé par la conscience de leur caractère fictif. Elle accroît le travail psychique requis afin d'empêcher l'envahissement de ces images réelles par leurs pendants cinématographiques : excepté pour ceux qui y ont assisté « en chair et en os », disent imprudemment les philosophes, tous les autres ont à faire cette attribution de réalité ; ils doivent convertir les sentiments et les pensées suscitées par ces images en voies d'accès à la réalité d'une violence qui aurait dû rester imaginaire. Ce travail est compliqué par le caractère déréalisant des images de l'attentat. L'immensité de ces tours, où la dimension humaine est effacée, l'abstraction de ces images, leur sublimité catastrophique et fascinante, l'originalité et l'audace du scénario qui excèdent le prévisible, tout cela accreditent leur irréalité, facilite la tentation d'affirmer leur impossibilité. On ne voit (presque) personne mourir mais de vastes avions percuter d'immenses surfaces de verre et de métal ; on voit quelques personnes tomber dans le vide, minuscules figures humaines dont les chaînes de télévision, visiblement inconscientes de l'obscénité de cette pratique, ralentissent la chute – et il faut en imaginer des milliers qui meurent atrocement.

La vision en boucle de ces images si télégéniques, si hypnotiques, jusqu'à saturation, où l'on cherche à se convaincre de leur réalité, permet aussi de se protéger, par leur abus, du danger psychique qu'il y aurait à s'imaginer tous les désastres humains singuliers qu'elles cachent. Leur caractère équivoque est insoluble.

Elles sont autant des accès à la réalité catastrophique des actes criminels, accès auxquels toujours il faut suppléer soi-même en parcourant le chemin qui va de la perception de l'image à l'imagination de l'événement dans son esprit, que des pièges iconiques, toujours séparables de leurs objets réels et dont l'esprit peut ainsi se repaître au motif qu'ils en sont l'accès – ce qui ouvre la possibilité de leur caractère obscène.

Point ne vaut l'objection qui rappelle que la possibilité de fuir le réel figuré par l'image est toujours ouverte. Car, ici, le caractère cinématographique, hollywoodien, des images de ces crimes est trop manifeste pour ne pas convoquer, avec les habitus culturels de ce genre de cinéma, les sentiments archaïques qui précèdent la formation des positions morales. Le choc de la catastrophe réelle suscite d'autant plus aisément des réactions pulsionnelles, et donc inappropriées si elles ne sont pas élaborées, que le régime psychique typique de ces films « catastrophes » ou de ce genre d'images – de l'ordre de la propagande – est devenu le dispositif culturel dominant de régulation collective des affects.

L'obscénité a consisté, ici, durant les heures et les jours qui ont suivi l'attentat, dans le déferlement télévisuel presque continu de ces images catastrophiques. Le mercredi 12 septembre, en début d'après-midi, la rédaction d'un journal télévisé du service public a cru opportun de « bruits » les images de la collision des avions sur les tours jumelles, bruitage qui a disparu le soir. Il s'agissait sans doute d'accroître le vérisme de ces images, leur impact sur l'imagination et l'affectivité des spectateurs. Ce même soir, le présentateur, David Pujadas, n'a cessé de promettre, toutes les cinq minutes, « le film complet, avec des images inédites » (sic). Fin septembre, l'un des « responsables » qui dirigent la télévision déplorait l'absence d'images de cadavres dans le carnage des attentats :

2. Cf. notre article *Les studios du crime*, à paraître dans *L'image, le monde*, n° 2, 2002.

3. Baudrillard les évoque rapidement et confusément : « Les innombrables films-catastrophes témoignent de ce phantasme [l'auto-agression de l'Occident], qu'ils conjurent évidemment par l'image en noyant tout cela sous les effets spéciaux ».

« Beaucoup de larmes et peu de sang »⁴.

L'obscénité implique toujours un avilissement déterminé. Ici, grâce à ces images, il est possible de jouir de ces destructions, de fantasmer à son aise les détails de ces carnages⁵. Cependant, tout avilissement n'est pas obscène – par exemple, l'avilissement peut être érotique. Il y a obscénité non pas parce qu'il y aurait transgression manifeste de quelque principe moral mais parce que rien ne relève cet avilissement. Il ne s'agit pas de lui donner une signification morale en le traitant en moyen, comme un exemple de ce qu'il faut éviter, mais d'introduire une distance qui maintienne le désir et donc la possibilité d'une réflexion sur sa propre jouissance – c'est-à-dire la possibilité même de jouir. L'obscénité, c'est l'effacement du manque que requiert le désir et en quoi s'exprime l'identité psychique comme puissance imprévisible d'être. Ici, ce ne sont pas les images qui sont obscènes par elles-mêmes, mais leur répétition, leur diffusion en boucle, leur usage en vue d'obtenir un avilissement inéluctable, non désiré ni avant ni après.

Ce qui distingue l'érotisme de la pornographie, ce n'est pas l'absence d'assujettissement total et consenti, caractéristique de cette dernière. C'est la possibilité d'un dévoilement de telle sorte que le réel n'est jamais entièrement exposé ; dans la pornographie, tout est dévoilé (ou du moins, c'est ce qu'on s'efforce de croire), il n'y a donc plus de place pour le fantasme, du moins en tant

que le fantasme s'articule au désir de l'autre⁶.

L'obscénité – ici et en général – consiste à envahir la scène au point que le désir se tourne vers la fuite, vers l'abandon de sa propre tension en avant au profit d'une sorte d'anéantissement (ce qui ne rend pas pour autant impossible quelque jouissance). Pour qu'il y ait désir, il faut qu'il y ait du manque, il faut qu'il reste du chemin à parcourir. Ainsi, *il n'y a pas d'images obscènes mais seulement des modes obscènes de présentation*. Dans le cas des images du 11 septembre, c'est le déferlement orchestré comme une sorte de festival ou d'avalanche, qui est obscène. C'est-à-dire, l'intention de faire jouir malgré l'autre, l'intention d'envahir le psychisme des téléspectateurs, de le contraindre d'éprouver des sentiments dont tous doivent croire qu'ils sont recherchés. Pas d'obscène sans forçage.

Ce en quoi l'obscénité manifeste une structure morale. Le juste rapport à autrui consiste à laisser être l'autre selon ses guises propres, à laisser du champ à son désir. L'obscénité caractérise tout dispositif scénique qui, *de fait*, envahit ce champ et ne laisse pas à autrui d'autre alternative que la soumission ou la fuite, dans les deux cas le renoncement à son propre désir, à son propre pouvoir-être, sous deux modalités différentes. Ce qui laisse entendre que l'obscénité a une structure subjective ou, plus précisément, intersubjective. En effet, elle ne correspond jamais à une donnée objective, indépendante des personnes en jeu dans le phénomène de

l'obscénité ; elle résulte toujours d'un certain rapport au désir de l'autre où celui-ci est contraint de s'accorder, quel que soit son gré, à l'intention de ce rapport (c'est pourquoi l'obscénité peut avoir lieu sans aucune donnée sexuelle ni explicitement violente).

L'acte, par delà bien et mal

La deuxième cause de la puissance de ces attentats tient à la perfection réelle des actes terroristes, dont la simplicité presque rudimentaire est inversement proportionnelle à l'efficacité. Ce ne sont pas seulement des attentats mais des actes terroristes : ils attestent une puissance de l'action proprement humaine, une force de l'acte pur.

Les seuls outils embarqués sont de simples lames (cutters ou couteaux) avec lesquelles les terroristes prennent brutalement le contrôle des avions⁷. Ceux-ci sont convertis en bombes et dirigés sur des tours elles-mêmes converties en armes. L'avion et la tour sont respectivement des instruments de transports et de rassemblement d'hommes (dans un lieu unique de travail ou de vie). Leur usage réel et habituel, qui actualise une utilité recherchée et souhaitable, contient une autre instrumentalité, virtuelle et destructrice. Cette dernière est seulement actualisée habilement par des terroristes qui savent que la puissance technologique est tapissée en son revers d'une égale impuissance.

Ainsi, ils détournent la mobilité des avions, la clôture des tours dont les

4. Propos de Michel Cellier, directeur de l'information de M6, cité dans *Le Monde*, 18 / 9 / 2001. De son côté, Robert Nahmias, directeur de l'information de TF1, met en cause le fonctionnement du pool « qui avait pour mission de montrer des plans de gravats ou éventuellement de sauvetage, mais surtout pas de cadavres » (même référence).

5. Que vaut l'objection selon laquelle un pâtir de l'image est possible comme une alternative à la jouissance morbide ou au plaisir de la participation ? La compassion n'est ni un certain pâtir ni la confrontation à un sublime effroyable. La position compassionnelle me porte au cœur du carnage, auprès des victimes, autant qu'elle est transport d'images affectives des victimes auprès de mes propres expériences douloureuses. C'est la communication entre celles-ci et mon être-auprès d'autrui qui fait de la compassion une position à la fois empathique et distanciée. En effet, plusieurs possibilités sont ouvertes. Je peux être jeté dans mes propres affects, qui peuvent faire écran au point que les victimes ne sont plus qu'un prétexte pour pleurer sur moi-même ; donc une distance comme mise à l'écart des victimes et repli narcissique. Ou bien je peux marier le rappel de ma propre souffrance et l'altérité de l'expérience des victimes, principalement en m'apercevant que rien dans ma propre souffrance ne peut équivaloir à celle des victimes elles-mêmes (voir notre article : *Bénie soit la belle vie à Auschwitz ?* paru dans *Trafic*, n° 35, automne 2000, p. 61-80) ; ou bien encore je peux utiliser ma propre souffrance comme guide pour constituer un analogue de celle d'autrui ; donc une distance mais qui tend à réduire l'éloignement. Autrement dit, la compassion est toujours une jouissance de soi-même (là où il y a jouissance, il n'y a pas nécessairement plaisir). Les images des attentats me requièrent et me convoquent si bien que, quel qu'en soit le mode, une jouissance est inévitable.

6. Car il peut y avoir du fantasme dans la pornographie ; mais il ne s'articule aucunement au désir de l'autre. Dans la pornographie, le désir de l'autre n'existe pas. Au mieux, il est présupposé s'accorder absolument au désir unique du sujet. Autant dire qu'il est une chimère vide.

7. Je reconnais volontiers que cette formule ne témoigne pas d'un « regard frontal sur l'horreur » comme le dit Claude Lanzmann dans *Sans ambiguïté*, *Le Monde*, 5 novembre 2001 (repris dans le dernier numéro des *Temps modernes* sous le titre *The Disaster*, n° 615-616). Cette brutalité consiste en effet à égorger les hôtes des avions ; mais pourquoi la nécessité de la condamnation exigerait-elle de renoncer à l'analyse et à la distance qu'elle implique ? Pourquoi la frontalité du regard sur l'horreur devrait-elle être dispensée de tout recul réflexif ? N'est-il pas possible de regarder en face l'horreur en question et de la penser en même temps ? Il n'y a pas de nécessité absolue à ce qu'il faille renoncer à la distance de l'analyse afin de conquérir une juste position, une position éthique, à l'égard des victimes.

issues sont rares, la densité du quartier de Manhattan, afin de créer une terreur d'autant plus horrible que sa possibilité semble avoir été facilitée, comme par inadvertance, par les bâtisseurs et les ingénieurs.

L'Occident est seul capable de fournir les conditions d'une grande destruction et d'une grande diffusion de ses images. Ces actes terroristes sont impossibles ailleurs. Si bien que, dans le style de l'attentat, se manifeste encore et toujours la puissance de l'Occident, *mais retournée contre elle-même*. Il y a là comme un hommage ironique et pervers des criminels aux victimes : tout se passe comme si les victimes périssaient aussi par les innombrables mains qui ont fabriqué ces avions et élevé ces formidables gratte-ciel, oubliant que le monde est infiniment perméable, qu'il a une unité organique et globale où les frontières sont surtout des croyances partagées, oubliant que des criminels peuvent toujours franchir les frontières et transgresser des règles qu'on aime à croire universelles.

Convertissant choses et personnes en purs moyens, ces terroristes s'instrumentalisent eux-mêmes jusqu'au sacrifice. Ils endossent, d'une manière qui paraît seulement fanatique, la figure du héros sacrificiel qui n'accepte de s'anéantir que pour des valeurs absolument positives. Pourtant, cette figure n'est nullement étrangère à

l'idéologie patriotique des nations. Mais l'abnégation des terroristes sert des fins terriblement criminelles, si bien que ce renversement radical produit un malaise : difficile de synthétiser le don sacrificiel de soi et l'action criminelle « barbare ».

Ces « héros » négatifs, ces kamikazes, ces assassins suicidaires, font une sorte de surenchère à l'adresse des nations occidentales. Leurs crimes et leur sacrifice ne peuvent pas ne pas faire un troublant écho à l'effort occidental, plus particulièrement américain, de faire en sorte que ce soit d'autres qui meurent sur les champs de bataille, comme le promettrait la doctrine du « zéro mort ». Ils semblent adresser un message singulier : « non seulement nous ne craignons pas de tuer, mais nous ne craignons pas de mourir ». Il s'agit bien là de toute la trompeuse idéologie du martyr qui accrédite la prétendue vérité de la cause défendue alors qu'il ne manifeste que la force personnelle – la critique de Nietzsche est toujours d'actualité⁸.

La convocation du sacrifice martyrologique permet aux terroristes de briser une autre frontière protectrice entre la figure du héros sacrificiel, conscient des magnifiques valeurs pour lesquelles il consent à donner sa vie, et celle du criminel psychopathe qui assassine gratuitement des milliers de victimes innocentes, sans

en tirer autre chose qu'une gloire posthume et incertaine.

On aurait tort de négliger l'étrange fusion de ces figures si éloignées. Les outils de propagande classiques ne pourront pas rétablir la différence – qui n'a jamais été très nette – entre les bonnes morts et les mauvaises. Tant que le kamikaze ne tuait que quelques personnes autour de lui, il appartenait encore à l'ordre artisanal du héros qui s'est trompé d'idéal ; il pouvait même apparaître comme une sorte de victime. La grandeur du crime empêche ici d'annexer ces criminels à l'ordre des héros sacrificiels ; mais il est en même temps difficile, culturellement, de ne pas leur reconnaître une sorte de courage, comme l'a fait par exemple Susan Sontag⁹. Quand elle écrit ceci : « puisse l'on emploie le mot " lâchement ", ne devrait-on pas l'appliquer à ceux qui tuent hors du cadre des représailles, du haut du ciel, plutôt qu'à ceux qui acceptent de mourir pour en tuer d'autres ? », n'est-elle pas prise dans le désarroi provoqué par l'effacement de la frontière entre « bons » tueurs et « mauvais » tueurs ?

L'exigence de justice et de lucidité ne provient pas seulement de l'hypothèse que ces attentats terroristes ont une causalité complexe et qu'ils exigent donc un retour sur leurs conditions historiques. Elle dérive aussi de la remise en cause d'un partage présumé clair entre bien et mal¹⁰. La relativité

8. « Les martyrs furent un grand malheur dans l'histoire : ils séduisirent. Dédire (...) qu'une cause pour laquelle un homme accepte la mort doit bien avoir quelque chose pour elle – cette logique fut un frein inouï pour l'examen, l'esprit critique, la prudence intellectuelle. Les martyrs ont porté atteinte à la vérité. Il suffit encore aujourd'hui d'une certaine cruauté dans la persécution pour donner à une secte sans aucun intérêt une bonne réputation. Comment ? Que l'on donne sa vie pour une cause, cela change-t-il quelque chose à sa valeur ? (...) Ce fut précisément l'universelle stupidité historique de tous les persécuteurs qui donnèrent à la cause adverse l'apparence de la dignité » Nietzsche, *L'Antéchrist*, § 53. – Baudrillard prétend rejeter cet argument au motif qu'il présuppose l'existence d'une vérité et que sa moralité se retournerait contre lui-même. « Tout est bon pour déconsidérer leurs actes. Ainsi les traiter de « suicidaires » et de « martyrs ». Pour ajouter aussitôt que le martyr ne prouve rien, qu'il n'a rien à voir avec la vérité, qu'il est même (en citant Nietzsche) l'ennemi numéro un de la vérité. Certes, leur mort ne prouve rien, mais il n'y a rien à prouver dans un système où la vérité elle-même est insaisissable – ou bien est-ce nous qui prétendons la détenir ? » ; nous ne disons pas que leur mort ne prouve rien, mais qu'elle prouve seulement la force de leur conviction, pas la vérité de leur cause – laquelle n'a pas besoin ni d'être prouvée ni d'être réfutée pour que l'argument de Nietzsche fonctionne. « D'autre part, cet argument hautement moral se renverse. Si le martyr volontaire des kamikazes ne prouve rien, alors le martyr involontaire des victimes de l'attentat ne prouve rien non plus, et il y a quelque chose d'inconvenant et d'obscène à en faire un argument moral (cela ne préjuge en rien leur souffrance et leur mort) ; ici, l'argument s'effondre tout seul : il suffit de rappeler que la notion de martyr implique nécessairement la volonté ; parler de « martyr involontaire » est ou bien un oxymore, ou bien un jeu de mot sur les deux significations du mot « martyr », la première désignant la personne qui se sacrifie volontairement pour une cause déterminée, la seconde désignant une grande souffrance. Ce n'est pas parce qu'il y a un martyr, une grande souffrance, qu'il y a un martyr, sacrifice volontaire.

9. « Quant au courage – une vertu moralement neutre –, quoi qu'on puisse dire de ceux qui ont perpétré le massacre de mardi, ce n'étaient pas des lâches. » dans *Regardons la réalité en face*, Susan Sontag, *Le Monde*, 18 septembre 2001.

10. Baudrillard, au sujet du bien et du mal, se lance dans des spéculations particulièrement confuses : « Le point crucial est là justement : dans le contresens total de la philosophie occidentale, celle des Lumières, quant au rapport du Bien et du Mal. Nous croyons naïvement que le progrès du Bien, sa montée en puissance dans tous les domaines (sciences, techniques, démocratie, droits de l'homme) correspond à une défaite du Mal. Personne ne semble avoir compris que le Bien et le Mal montent en puissance en même temps, et selon le même mouvement. Le triomphe de l'un n'entraîne pas l'effacement de l'autre, bien au contraire. On considère le Mal, métaphysiquement, comme une bavure accidentelle, mais cet axiome, d'où découlent toutes les formes manichéennes de lutte du Bien contre le Mal, est illusoire. Le Bien ne réduit pas le Mal, ni l'inverse d'ailleurs : ils sont à la fois irréductibles l'un à l'autre et leur relation est inextricable. Au fond, le Bien ne pourrait faire échec au Mal qu'en renonçant à être le Bien, puisque, en s'appropriant le monopole mondial de la puissance, l'entraîne par là même un retour de flamme d'une violence proportionnelle ». Ce discours repose sur la confusion entre les notions de bien et de mal, qui, comme concepts, sont en effet articulés l'un à l'autre, et, d'autre part, les nations ou groupes de nations, les entités historiques, qui, au nom éventuel du bien, agissent dans l'histoire, avec violence, contre un adversaire qui reçoit la dénomination mythique contraire. Que telle nation se prenne pour le bien n'implique pas qu'elle puisse l'« être » réellement : il y a un abîme entre le contenu moral de ces concepts et leur usage dans la phraséologie de la propagande. La rigueur intellectuelle minimale exige de maintenir une telle distinction entre choses et concepts, et de déterminer, ne serait-ce qu'approximativement, les concepts utilisés ; sans ce réquisit, on finit par dire n'importe quoi.

axiologique des actes de tuer reçoit ici une si soudaine amplification que la condamnation morale des auteurs des crimes est ou bien inconséquente ou bien impossible – sauf à déterminer beaucoup plus rigoureusement la valeur de l'acte de tuer et le statut de la victime.

Obscénité et autorisation d'user de la violence

Troisièmement, la puissance symbolique de ces attentats terroristes provient de la plasticité politique de ces actes, sorte de tests projectifs qui contraignent de réagir plutôt que de penser. Faute de vision d'ensemble et de principes moraux et politiques clairs, chacun peut y décrypter les significations qui l'autorisent à se l'approprier et à en faire un argument pour sa propre position. La désolation solidaire, tout comme la réjouissance hostile, radicalise l'appréhension affective et autorise la fabrication de légitimité, soit pour conduire des repréailles, soit pour promettre l'insécurité et la guerre, dans tous les cas pour s'autoriser l'usage de la violence.

Seule une vision purement pulsionnelle peut lire dans les attentats contre les États-Unis une espèce de justice restaurée, comme si les victimes civiles new-yorkaises et les victimes civiles irakiennes du blocus par exemple pouvaient s'équivaloir, comme si leur invisibilité certes inégale pouvait autoriser une égalité de culpabilité pour les responsables, à supposer que ceux-ci soient si aisés à déterminer. Mais c'est une vision également pulsionnelle que celle qui ne voudrait voir dans les victimes tuées du *World Trade Center*, au Pentagone et dans l'avion écrasé en pleine campagne, qu'autant de bonnes raisons pour lancer des attaques militaires relevant de la légitime défense, comme si les victimes des bombardements en Afghanistan allaient être nécessairement les



commanditaires des attentats ou comme si elles pouvaient leur équivaloir¹¹.

Dans tous les cas, c'est une pensée et une action à long terme qui sont rendues un peu plus impossibles. Sous l'obsécénité fascinante de ces crimes extraordinaires, aucune dialectique n'est plus envisageable : le temps perd sa pluralité pour se resserrer sur des attentes archaïques et immédiates, l'histoire devient une machinerie infernale. Le réactionnel et le pulsionnel prennent les rênes.

En a témoigné la phraséologie solennelle de la déploration et du combat punitif et juste, où l'on n'a pas craint de parler d'acte de guerre perpétré contre « la civilisation occidentale »,

« contre la liberté et la démocratie ». La référence à l'histoire ancienne (celle de la deuxième guerre mondiale, celle des croisades!) qui masque la récente, le discours de la guerre, la promesse de riposte, visaient sans doute à rassurer et à mobiliser, mais recyclaient surtout les schémas de la guerre froide, avec le crétinisme manichéen – simplement actualisé – qui lui servait de pensée politique. Tout ce qu'il y a de stupide et de borné, de part et d'autre de cette frontière mythique et virtuelle qui sépare les civilisations, peut conspirer à l'aveuglement, aux simplifications, et, ainsi, à l'accroissement de la violence.

Du côté occidental, la sidération a été masquée par le simulacre d'action.

11. Comme lors des bombardements de l'OTAN en Serbie, où il s'agissait de faire pression sur les populations civiles serbes afin qu'elles renversassent elles-mêmes le dictateur, la population afghane a été prise en otage afin qu'elle se décide à renverser les Taliban. Fâcheuse instrumentalisation.

Cependant, la vengeance est une action sans pensée, où règne en sous-main la volonté manipulatrice des terroristes. À supposer que ce soit Ben Laden le commanditaire de ces actes terroristes, si l'on en croit le gouvernement américain, on est fondé à penser que le but poursuivi n'est pas d'abattre l'Amérique mais de créer les conditions d'un enrôlement des populations hostiles aux États-Unis ou aux Occidentaux, que leurs raisons soit justes ou fantaisistes. Nul doute que les représailles américaines étaient prévues et attendues par les terroristes, jusqu'à leur forme (des bombardements aériens). Difficile de dire si ce calcul aboutira, un jour ou l'autre. Mais il est sûr que le gouvernement américain est indirectement manipulé comme l'est toute volonté qui estime impossible de ne pas répondre à une provocation.

C'est là l'ultime victoire des terroristes (peut-être la dernière) : après avoir détourné la puissance américaine pour qu'elle s'agresse elle-même, ils détournent encore leur volonté et leur action soumises maintenant à la terrible logique de la vengeance – selon la vertu de la provocation qui transforme la liberté en mécanisme¹². C'est pourquoi ce crime terroriste est aussi un crime contre la pensée¹³.

Dans une certaine mesure, ces passages à l'acte sont une réaction à

l'obscénité initiale. Il s'agissait de se défendre de l'intrusion faite par les images, de les chasser sinon de son esprit du moins de la place qu'elles y occupent. Pour ce faire, il lui a été opposé une autre obscénité, celle de ses affects et de sa puissance. « Tu t'introduis avec tes grosses images dans mon esprit ; je te bombarde, avec mes gros avions, jusque dans ta tanière ». Obscénité pour obscénité, dent pour dent.

Jean-Jacques DELFOUR

12. Il ne me semble pas qu'on puisse aller plus loin dans la spéculation. Monter, comme Baudrillard l'a fait, une explication aussi intrinsèque qu'occulte, sur des arguments très fragiles, n'est pas tenable. Si l'on s'attache précisément à l'argumentaire développé dans *L'esprit du terrorisme*, le fil directeur en est relativement simple. Les attentats terroristes ne seraient qu'un effet de retour de la toute-puissance de la mondialisation sur elle-même, un effet de boomerang. C'est cette idée simple, voire simpliste, que Baudrillard expose à travers une série de formules frappantes et de modèles d'intelligibilité divers, les unes et les autres étant assez peu éclairantes. La notion de suicide intervient assez vite : « voir [...] cette superpuissance mondiale [...] se suicider en beauté », « Quand les deux tours se sont effondrées, on avait l'impression qu'elles répondaient au suicide des avions-suicides par leur propre suicide », « L'Occident, en position de Dieu [...] devient suicidaire et se déclare la guerre à lui-même », « L'hypothèse terroriste, c'est que le système lui-même se suicide en réponse aux défis multiples de la mort et du suicide ». Le concept de suicide perd ici toute signification précise pour équivaloir à celui d'autodestruction qui en diffère sensiblement, à savoir que le suicide implique qu'un être pourvu d'une identité et d'une volonté se donne à lui-même la mort. Des tours, non plus qu'un système, ne peuvent se suicider, ni d'ailleurs s'auto-détruire : elles peuvent seulement s'effondrer, le pronominal n'étant ici que grammatical. D'autres notions viennent étayer un discours essentiellement suggestif. Celles de « rétorsion » et de « réversion », qui impliquent une sorte d'échange et, assurément, une distinction des entités qui effectuent la représaille. Le modèle biologique du virus et des anticorps, celui technique du réseau ou de la machine, celui littéraire de l'écriture automatique, celui économique de la mondialisation (quoique très indéfinie), celui, marxiste ?, du fantôme ou du spectre : « Il s'agit bien d'un antagonisme fondamental, mais qui désigne, à travers le spectre de l'Amérique [...] et à travers le spectre de l'islam [...], la mondialisation triomphante aux prises avec elle-même ». Tout ça pour avancer l'idée que ces attentats sont à peine des actes, à peine des événements non plus puisqu'ils dérivent de la toute-puissance de la mondialisation, ou de l'Occident, dont l'excès de puissance génère nécessairement « un retour de flamme ». Mais, en même temps, ce sont des événements quand même : « L'événement fondamental, c'est que les terroristes ont cessé de se suicider en pure perte, c'est qu'ils mettent en jeu leur propre mort de façon offensive et efficace, selon une intuition stratégique qui est tout simplement celle de l'immense fragilité de l'adversaire, celle d'un système arrivé à sa quasi-perfection, et du coup vulnérable à la moindre étincelle ». Pourquoi faut-il qu'un système presque parfait soit absolument vulnérable ? Baudrillard le sait sans doute mais il ne le dit pas. C'est comme ça. – Tout ce « fatras de discours » se ramène donc à cette piètre image, celle du boomerang qui blesse celui qui l'a envoyé.
13. Ce qui signifie que la réaction appropriée consiste à construire une analyse historique et géopolitique du monde depuis la chute du mur de Berlin, en se donnant des principes moraux et politiques cohérents et acceptables par tous – ce faisant, on ne répondrait qu'à l'exigence la plus élémentaire. Car l'événement exige aussi de réfléchir aux critères qui nous permettent si aisément de différencier de « bons » tueurs et de « mauvais » tueurs, de « bonnes » victimes et des « mauvaises », les tyrans utiles et les autres (s'il y a une faute majeure non seulement des Américains mais des Européens à l'égard de leurs propres principes et à l'égard de l'histoire qui s'est ouverte après la chute du mur de Berlin, c'est d'avoir soutenu le tyran irakien, Saddam Hussein, afin qu'il détruise la révolte chiite qui s'était levée à la faveur de la victoire des armées alliées. Les chefs d'État occidentaux ont préféré un tyran qui affame certes son peuple mais qui est en même temps susceptible d'empêcher la création, dans cette région, d'un autre État religieux islamique, à l'instar de l'Iran. Il y a dans cette domination de la Realpolitik une conception purement instrumentale des peuples et des nations qui est le grand mal politique de la vie internationale) ; il demande de modifier le régime intellectuel et affectif des images ; plus profondément, il nous somme de déterminer la mission historique de l'Occident à l'égard de l'humanité (ou bien d'abandonner une telle prétention), d'apurer le passé et de définir une perspective historique pour l'avenir, en cessant de considérer la politique comme la servante du seul capitalisme.